

QUELS FUTURS POSSIBLES POUR LA RESTAURATION DE L'ESTUAIRE DE LA SEINE ?

CONSTRUIRE DES SCÉNARIOS CONTRASTÉS POUR METTRE EN DÉBAT LES ENJEUX DE RESTAURATION

RÉTROSPECTIVE SUR L'ESTUAIRE DE LA SEINE :
QUELLE « HISTOIRE ÉCOLOGIQUE »
VÉCUE PAR LES USAGERS ?

Projet PERCEES

Mai 2014



SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	<i>3</i>
<i>Un constat commun à tous les types d'acteurs : des qualités appréciées dans le registre sensible.....</i>	<i>5</i>
<i>Le récit des pêcheurs professionnels : la productivité halieutique de l'estuaire et ses évolutions</i>	<i>8</i>
La pêche en estuaire jusqu'aux années 1970 : une activité aux visages variés.....	8
Une ressource halieutique malmenée par les pollutions et les transformations physiques de l'estuaire.....	9
Aujourd'hui, une amélioration de la qualité de l'eau insuffisante pour assurer la viabilité d'une activité professionnelle	11
La disparition d'un métier rude mais qu'il faisait bon exercer	12
<i>Le récit des usages de proximité : l'identité des lieux et le bien-être des habitants au premier plan.....</i>	<i>14</i>
L'estuaire, des ressources pour les habitants et des loisirs divers jusqu'à la fin des années 1960	14
Du recul à la disparition des usages de proximité à cause des pollutions et des transformations majeures de l'estuaire	18
L'amorce d'un retour vers le fleuve à partir des années 1990, sous des formes renouvelées	19
<i>Le récit des militants et des agriculteurs : des combats pour préserver les espaces naturels et lutter contre les pollutions</i>	<i>22</i>
Jusqu'aux années 1950, la gestion de l'eau au cœur du fonctionnement des vastes plaines alluviales dédiées à l'élevage bovin extensif.....	22
Les bouleversements liés à l'arrivée de l'industrie dans les années 1960.....	24
Des années 1970 à aujourd'hui : des combats incessants entre préservation des espaces naturels et progrès de l'industrie	25
Des acteurs différents mais aux attachements communs	28
<i>Conclusion.....</i>	<i>29</i>
FRISE CHRONOLOGIQUE	31
LISTE DES PERSONNES RENCONTRÉES	34

« La Seine, elle est partie, elle reviendra mais elle demandera pas avis »

(Propos de l'arrière-arrière-grand-père d'un interlocuteur rencontré, tenus à la fin du XIXème siècle, à propos des travaux de creusement du canal de Tancarville et d'endiguements du fleuve).

INTRODUCTION

Le projet « Prospective Environnementale pour la Restauration de la Cohérence Écologique de l'Estuaire de la Seine » (PERCEES) constitue un projet de recherche-action soutenue par la Fondation de France à travers son programme « Quels littoraux pour demain ? », associant le Centre A. Koyré et AgroParisTech, ASca et le GIP Seine-Aval. Son objectif est de contribuer à la mise en discussion des enjeux et moyens possibles de la restauration environnementale globale de l'estuaire de la Seine, en articulant les connaissances scientifiques sur le fonctionnement écologique de l'estuaire avec une compréhension fine des jeux stratégiques des acteurs du territoire.

Comme toute démarche de prospective, le projet PERCEES s'appuie sur la constitution d'une « base », consistant en la formalisation d'une vision synthétique et globale du fonctionnement de l'estuaire, (1) permettant à la fois de fonder des hypothèses plausibles sur des évolutions futures envisageables et (2) de servir de référent pour y comparer les visions futures de l'estuaire que le projet vise à construire et à mettre en discussion.

Le présent document complète la constitution de cette base prospective. Il est le fruit d'un travail rétrospectif centré sur la manière dont les évolutions passées (i.e. au cours des dernières décennies) de l'estuaire ont été perçues par des personnes ayant vécu l'estuaire « au quotidien », à travers des pratiques professionnelles ou autres induisant un rapport direct et sensible à ce milieu (pêcheurs, agriculteurs, pilotes, chasseurs, etc.). Le recueil de ces témoignages auprès de personnes dépositaires d'une « mémoire » de l'estuaire, outre l'intérêt qu'il a pour lui-même, est en effet susceptible d'éclairer de manière pertinente la « base » prospective de PERCEES, en révélant :

- des qualités attendues vis-à-vis de l'estuaire par ceux qui le pratiquent, y compris quand ces qualités ont été dégradées voire ont disparu ;
- la manière dont ces personnes lient l'existence de ces qualités et ce qu'elles perçoivent des évolutions passées du fonctionnement écologique de l'estuaire.

Ces deux éléments seront précieux pour mener le travail prospectif ultérieur dans le projet PERCEES, visant à appréhender la question de la restauration de l'estuaire en tant que projet de société (« de quelle nature voulons-nous ? »), tout en instruisant la question des dynamiques écologiques susceptibles d'y contribuer : les témoignages recueillis permettront ainsi d'enrichir les champs des hypothèses quant aux « qualités plausiblement désirées » de

l'estuaire à long terme, et de soumettre aux scientifiques des liens perçus entre ces qualités et des dynamiques affectant le fonctionnement écologique du milieu.

Ainsi, onze entretiens ont été menés au mois de mars 2014 auprès notamment de pêcheurs, d'agriculteurs, de militants associatifs et, plus généralement, de bons connaisseurs de l'estuaire du fait de leur ancrage sur ce territoire, datant au minimum de 40 ans mais pouvant remonter à plusieurs générations. Pour des raisons contingentes, certains types d'acteurs n'ont pas pu être rencontrés (roseliers, photographe naturaliste, etc.)

A partir du matériau récolté lors de ces entretiens, complété par une bibliographie succincte, on aurait pu faire le choix d'écrire une histoire générale de l'estuaire fondée sur deux éléments structurants :

- la volonté affirmée de Rouen de rester un port de mer, volonté à l'origine des grands travaux lancés dès 1850 pour creuser le chenal, endiguer les berges, etc. et qui ne cessent de se poursuivre tout au long du XX^{ème} siècle afin de rendre accessible le port de Rouen aux bateaux toujours plus gros qui voguent sur les mers du monde entier. Ces aménagements structurent le fonctionnement actuel de l'estuaire.
- la progression de l'industrialisation et de l'urbanisation, particulièrement marquée après la Seconde Guerre mondiale, et ses conséquences sur la dégradation de la qualité de l'eau.

Cette vision générale ne rend cependant pas compte de la richesse et de la variété des histoires vécues par les personnes rencontrées. C'est pourquoi nous avons fait le choix de rédiger trois récits distincts. Le premier récit est celui des pêcheurs professionnels, qui centrent leur récit sur la productivité des ressources halieutiques de l'estuaire, en lien avec le fonctionnement hydromorphologique et hydrologique. Le deuxième récit rend compte de la perception des acteurs qui se concentrent sur les usages de proximité, au cœur de l'identité des lieux, des habitants et de leur bien-être. Le dernier récit, enfin, est issu de témoignages portant davantage sur l'histoire des luttes pour préserver les espaces naturels face à l'industrialisation.

Toutefois, on relève un point commun très important pour l'ensemble des acteurs rencontrés : la prégnance du registre sensible – pour tous, l'estuaire de la Seine génère à chaque fois des émotions et des sensations. C'est pourquoi, avant de dérouler les trois récits venant d'être introduits, une première partie présente cet ensemble d'attachements et de qualités appréciées sur l'estuaire qui semble commun à tous les types d'acteurs rencontrés, situés dans ce registre du sensible.

UN CONSTAT COMMUN À TOUS LES TYPES D'ACTEURS : DES QUALITÉS APPRÉCIÉES DANS LE REGISTRE SENSIBLE

Les entretiens menés afin de recueillir les témoignages sur l'évolution de l'estuaire se caractérisent tous par une forte présence du registre sensible. Loin de le considérer comme un objet administratif ou un sujet d'études scientifiques, l'estuaire de la Seine représente un cadre de vie, un paysage, des souvenirs, des usages spécifiques. Au-delà des éléments politiques, scientifiques, professionnels ou militants qui ont pu être évoqués au cours des entretiens, le registre du sensible est ainsi présent chez toutes les personnes rencontrées, selon une perception partagée et relativement homogène.

Les sens sont ainsi fréquemment mobilisés pour décrire l'estuaire, que le propos soit positif ou négatif. L'ambiance sonore des marais est identifiée comme spécifique, avec « d'autres sons, d'autres bruits » voire, lorsque l'on évoque les années 1950, « pas de bruit », notamment du fait de l'absence de circulation routière.

La vue est évidemment un sens mobilisé pour la description de l'estuaire, via son paysage spécifique et remarquable. Des propos modérés où la Seine est « agréable », avec de « jolis points de vue » à l'enthousiasme vantant en anglais l'« *outstanding beauty* » de l'estuaire, la beauté de celui-ci laisse rarement indifférent. « Quand je descends la Seine [en voilier], c'est magnifique, c'est superbe. C'est plus beau que la Garonne et même que la Loire ! ». « C'est magnifique, je passe mon temps à regarder. » C'est un « paysage merveilleux », un « univers spectaculaire autour de nous ». La présence humaine entraîne parfois une nuance à l'enthousiasme suscité par l'estuaire (« c'est plus beau sans les ports ») mais sans remettre véritablement en question « la beauté de l'endroit ». Cette admiration ne concerne pas uniquement le fleuve mais aussi la vallée et les plateaux : « la falaise, la forêt [de Brotonne], les chaumières, c'est une merveille ! ».

La lumière et ses variations participent à l'attrait de l'estuaire. Il offre en effet des « paysages changeants avec la lumière » qui ont été source d'inspiration pour les impressionnistes. Selon le soleil et les saisons, les couleurs sont « changeantes », « on voit différemment ». Il s'agit d'un « miroir d'eau étonnant », un « truc extraordinaire », avec des sables mouvants, des « lueurs dans le sable ». « C'est très beau ». « Le ciel se reflète sur les bancs de sable et sur l'eau et ça, ça n'existe que dans un estuaire qui reste sauvage ». « C'est encore un paysage extraordinaire, quelque chose de très fort ». « J'aime les beaux paysages ». « Le coucher et le lever du soleil au milieu de l'eau, c'est fantastique ». La brume génère des

paysages et des ambiances complètement différentes, avec les cornes de brume actionnées par les bateaux pour signaler leur présence (avant l'équipement en radars et sonars).

L'estuaire présente des paysages changeants selon la lumière mais génère aussi une temporalité spécifique. La vie se fait selon le « rythme de l'estuaire », notamment pour les pêcheurs professionnels qui s'adaptent aux marées et aux saisons. La pêche est donc en perpétuel renouvellement, selon les conditions météorologiques, l'heure de pêche, la saison, etc. « Je ne me lasse pas de voir le cours de la Seine car il y a toujours quelque chose de nouveau ».

L'ampleur passée de l'estuaire est bien présente dans la mémoire de plusieurs personnes rencontrées : « l'estuaire de la Seine il y a soixante ans, c'était quatre fois la baie du Mont-Saint-Michel ». Les bateliers semblent ainsi préférer la Seine aux canaux car « c'est large, avec des arbres, des falaises, un beau visuel ». « Quand je suis en bordure de Seine, je suis toujours impressionné par la taille du fleuve qui est majestueux par endroits ».

Le côté « sauvage » de l'estuaire a été évoqué à plusieurs reprises, parfois pour regretter la disparition de cette caractéristique, parfois pour saluer sa préservation à quelques endroits. « J'adore, c'est resté sauvage comme quand j'étais gamin, sauf aux abords du Pont de Normandie ». « J'aime le marais parce que j'aime la nature : c'est un endroit fabuleux qui a été malmené par l'homme ». « C'est merveilleux avec les oiseaux, les poissons, la mer, etc. ». « L'estuaire, c'est la liberté, la nature, l'espace et le calme ». « C'est une unité d'espace tout à fait exceptionnelle ». C'est « le grand air ».

Les modifications physiques de l'estuaire ont aussi des conséquences sur la perception de l'eau par les acteurs locaux. Ainsi, au niveau du « creux de Mortemer » (buse), il y avait « beaucoup de courant », « le flux et de reflux » étaient importants, « l'eau était vivante ». Aujourd'hui, « c'est plat », il n'y a plus de « mouvement d'eau » suite à l'envasement.

Si l'estuaire présente toujours un intérêt aujourd'hui, certains considèrent qu'« il faut tirer un trait sur le paysage » à cause des « montagnes de déchets enterrés, des déchets industriels (huiles, solvants, acides) qui peuvent être masqués mais ça reste la cata ». Pollution visuelle et pollution des sols et de l'eau sont ainsi associées dans leur rôle de dégradation de l'estuaire.

En synthèse, les éléments du registre sensible évoqués par les acteurs rencontrés sont essentiellement liés à la structure des paysages, à l'hydrologie, à la qualité de l'eau et des

sols. Cette perception mêle donc plusieurs déterminants écologiques dans une perception globale. En outre, l'évocation des évolutions de l'estuaire de la Seine d'un point de vue sensible provoque un sentiment ambivalent. Les acteurs rencontrés ont à la fois l'impression d'assister à une dégradation générale et massive de cet espace, soumis aux pressions de l'industrie et du monde moderne en général, tout en continuant de considérer les qualités intrinsèques de l'estuaire comme encore bien vivaces et bien vivantes.

LE RÉCIT DES PÊCHEURS PROFESSIONNELS : LA PRODUCTIVITÉ HALIEUTIQUE DE L'ESTUAIRE ET SES ÉVOLUTIONS

Pour les pêcheurs professionnels, les transformations physiques de l'estuaire sont majeures, en ce qu'elles impactent la ressource halieutique. Les pollutions sont aussi identifiées comme des éléments forts dans l'évolution de l'estuaire et des ressources.

La pêche en estuaire jusqu'aux années 1970 : une activité aux visages variés

Comme tous les fleuves, la Seine a été le support d'une activité de pêche professionnelle qui a évolué en fonction des ressources halieutiques disponibles et des habitudes de consommation. L'un des pêcheurs rencontrés, arrivé sur la Seine en 1950 après avoir travaillé sur la Loire, le Doubs ou encore l'Allier explique ainsi qu'il voulait « venir sur la Seine car *il y avait étrenne* » ce qui signifie que l'activité était rentable : si sa préférence allait à d'autres rivières, il s'est fixé sur la Seine car il bénéficiait d'une autorisation de pêche, il connaissait des pêcheurs qui disaient qu'on pouvait toucher de l'argent et il disposait d'une « forte clientèle à 200 kilomètres ». Les poissons étaient en effet vendus à Rouen mais surtout à Paris où la clientèle était plus diversifiée et plus rentable, consommant tous les poissons : « la brème était invendable à Rouen mais s'écoulait bien à Paris, notamment pour la communauté de Portugais ».

La pêche en Seine varie selon les lieux de pêche, notamment en fonction du degré de salinité de l'eau. A l'amont de Rouen, là où la salinité est faible et où l'influence de la marée se fait peu sentir, on pêchait les migrateurs comme les aloses, les éperlans voire les saumons, les poissons blancs (brèmes, perches, carpes, brochets, etc.) mais aussi goujons et ablettes pour la friture. La pêche des migrateurs se faisait en fonction des rythmes propres à chaque espèce pour ses déplacements. « L'éperlan, c'était la manne qui arrivait. On travaillait jour et nuit pendant cinq jours, ça nous permettait de gagner trois ou quatre mois de salaire. » Cela permettait de traverser les périodes moins fastes, les mauvaises marées où « ça souffle sans beurre » c'est-à-dire où cela « ne mord pas ».

A l'aval, à partir de Berville-sur-Mer, la « pêche d'estuaire » porte sur la crevette grise et la crevette blanche (jusqu'au Pont de Tancarville). partout, les pêcheurs pratiquent sur l'ensemble de l'estuaire la pêche à l'anguille et la civelle : « on a toujours fait de l'anguille ». Si la pêche à l'anguille pouvait parfois se faire à pied au niveau de Poses, avec de « grandes épuisettes depuis la berge », la pêche en bateau permettait d'attraper des « quantités

beaucoup plus importantes ». Les anguilles étaient attrapées dans des « verveux » : « on avait toujours 70 à 80 nasses dans l'eau ». Cette activité est souvent la ressource principale, tant par son abondance que par sa valeur.

La pêche en Seine est une pêche « solitaire » qui se fait tout seul ou à deux sur un petit bateau de six ou sept mètres environ. Les engins de pêche (filets, nasses, etc.) sont adaptés à la configuration particulière du fleuve et varient selon les espèces ciblées.

La pêche professionnelle dans l'estuaire de la Seine a aussi pu prendre une forme différente avec la pêche aux moules sur le banc de Ratier, en face de Villerville, jusqu'à la fin des années 1980.

Une ressource halieutique malmenée par les pollutions et les transformations physiques de l'estuaire

La pêche est une activité très dépendante du milieu naturel dans lequel elle s'exerce. Sur l'estuaire de la Seine, elle a été soumise à de nombreuses modifications, particulièrement au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle — tant au niveau de la qualité de l'eau que de la structuration physique de l'estuaire.

La dégradation de la qualité de l'eau est constatée par nos interlocuteurs dès les années 1960 (en particulier sur l'amont de l'estuaire). La pollution est qualifiée d'« énorme », de « fantastique ». Il y avait régulièrement de la « mousse sur l'eau à cause des détergents », du « gasoil flottant à la surface » ce qui donnait à l'eau « une odeur particulière ». Plus généralement, « les bords de Seine étaient putrides », la végétation rare et on constatait de « fortes mortalités de poissons ». C'est à cette période que l'éperlan et l'aloise disparaissent : « il n'en restait plus que quelques uns, erratiques, ce n'était plus rentable ». Il subsistait encore quelques rares saumons et truites de mer avant qu'ils ne disparaissent complètement. Les pêcheurs sont alors obligés de s'adapter avec la capture de nouvelles espèces : « on s'est mis à pêcher le gardon ». Mais quand les poissons ne disparaissaient pas, ils étaient devenus de « mauvaise qualité », « ils sentaient le gasoil », bref, ils étaient « difficilement consommables ». Les pollutions se sont multipliées, sous des formes diverses. Les rejets directs de phosphogypse, « des saloperies », par l'usine Thann et Mulhouse à la sortie de l'estuaire provoquent la colère des pêcheurs et des associations qui ont ensuite mobilisé l'Europe pour faire cesser cette pollution « colossale ». Face à ce constat, la Fédération des pêcheurs professionnels se mobilise autour du slogan « Fleuve Seine : en danger », consciente que les pêcheurs sont les premiers concernés par cette dégradation.

Face au déclin de la quantité de poisson et à la difficulté de le consommer, un des pêcheurs rencontrés — alors « le plus jeune et le plus entreprenant » — a décidé de transformer son activité de pêche en délaissant le « mort » au profit du « vivant » : les poissons sont mis dans de « très grands viviers pour qu'ils dégorgent pendant un mois avant de les vendre aux sociétés de pêche » qui s'en servent ensuite pour ré-empoissonner les rivières. Comme « les poissons étaient inconsommables, la seule solution c'était le « vivant », activité plus rentable que « le mort » ». Ce changement de pratique demeure toutefois une exception, la tendance étant plutôt au déclin puis à l'arrêt de l'activité de pêche professionnelle.

Au cours des années 1960, l'estuaire connaît, au-delà des pollutions évoquées, de **profondes transformations physiques**. Dans les années 1950, l'estuaire était encore perçu comme « sauvage », il était « beaucoup plus large, avec [à l'aval] une île au milieu sur laquelle il y avait de la chasse au gabion ». Le lit naturel de la Seine se trouvait le long de la côte, avec « l'eau de la mer qui venait battre jusqu'au phare d'Honfleur », tandis que les bateaux passaient au nord de l'île. Des travaux ont alors été réalisés pour « exploser les méandres en fin d'estuaire », il y a eu des « endiguements » et l'île qui était au milieu de l'estuaire a disparu [elle est désormais intégrée au terre-plein au sud-ouest du Havre] et a été « bousillée ». L'estuaire de la Seine est alors devenu « une voie droite, navigable pour les gros cargos ».

Ces endiguements, qualifiés de « catastrophe écologique », ont entraîné des modifications pour la pêche. En effet, les « bords se sont remplis d'alluvions et de sable alors que c'était une frayère dans laquelle il y avait beaucoup de poissons : on y relevait les chaluts avec 60-70 kilos de poissons de toutes sortes, dont plein de juvéniles, au nord comme au sud de l'estuaire. Avec le comblement, la ressource s'est raréfiée. Aujourd'hui, il n'y a plus grand chose. » La suppression des îles est vécue comme « un grand malheur » car les îles sont des lieux où se fixent et se reproduisent les poissons, à l'abri des marées. La baisse du nombre d'îles entraîne une diminution du nombre de poissons. Ces îles sont aussi identifiées comme les endroits « où il y a le plus de végétation (nénuphars, roseaux) » car, ailleurs, elle est souvent « arrachée par la navigation ».

Les modifications de l'estuaire se sont poursuivies pendant plusieurs décennies, notamment pour assurer le développement industrialo-portuaire du Havre. La construction du Pont de Normandie à la fin des années 1980, le doublement des voies de chemin de fer, le développement des conteneurs, « tout cela a pour conséquence l'extinction de la pêche car les terres gagnées sur l'estuaire pour implanter ces infrastructures étaient pêchées ». « Ça a

été la catastrophe avec la construction de la pile nord du pont de Normandie : elle est énorme et ça a modifié les courants en aval et favorisé le dépôt d'alluvions » alors même qu'il s'agissait là encore d'une zone pêchée. De même, à l'emplacement actuel de Port 2000, « c'était une frayère colossale, avec beaucoup beaucoup de poissons (on ramassait 50 à 60 kilos de soles en 45 minutes de chalut) ». Un agriculteur rencontré évoque aussi les « nurseries de poissons qui étaient là où est maintenant Port 2000 [qui] ont été bousillées ».

La poursuite des endiguements au cours des années 2000, avec le rehaussement des digues à Honfleur a provoqué une augmentation de la vitesse du courant, « jusqu'à neuf nœuds aux grandes marées ce qui est énorme et balaye toutes les espèces ». Il en va de même vers Berville où « ça fait comme un tuyau, un bouillon ».

Aujourd'hui, une amélioration de la qualité de l'eau insuffisante pour assurer la viabilité d'une activité professionnelle

Alors que les modifications physiques de l'estuaire se poursuivent sans cesse (sans que les mesures compensatoires ne soient perçues comme utiles : « on a construit une île pour les oiseaux, mais c'est une connerie qui ne sert à rien »), avec les conséquences décrites sur la vie piscicole, la qualité de l'eau de la Seine s'améliore. Un des pêcheurs rencontrés, installé à l'amont de l'estuaire, constate ainsi une amélioration constante depuis 1975 environ : « le poisson redevient consommable, il a perdu son goût de phénol, de savon. La végétation revient, même dans les bras morts, alors qu'elle avait disparu à cause de la pollution ». Les éperlans font leur retour vers 1985 tandis que l'aloise « est revenue plus tard, dans les années 2000 ». « Aujourd'hui, il y a beaucoup de gardons, de même que la brème, la carpe, l'aloise, l'éperlan. Malgré tout, le poisson ne reste « pas encore très goûteux ». On évoque ainsi souvent son « goût de Seine ». Les stations d'épurations sont identifiées pour leur rôle dans cette amélioration de la qualité de l'eau.

Ce constat d'une amélioration par rapport au pic de pollution constaté au cours des Trente Glorieuses ne signifie cependant pas pour autant une qualité de l'eau optimale. Les pollutions les plus manifestes et les plus visibles (hydrocarbures, mousses, macrodéchets) ont effectivement disparu mais les aspects physico-chimiques et morphologiques laissent encore à désirer. Le problème majeur sur la Seine réside désormais dans la pollution des sédiments par les PCB. Cette pollution héritée des rejets industriels s'est en effet fixée dans les sédiments, entraînant une contamination des poissons, déclarés impropres à la consommation et dont la pêche est interdite. Ainsi, si le stock de poissons augmente, il n'est

pas mobilisable pour générer une activité économique. La pêche à l'anguille, si emblématique pour l'estuaire, a été interdite à cause des PCB en 2008 (alors même que les anguilles sont encore très largement présentes dans la Seine). De ce fait, un « plan de sortie de flotte » a été mis en œuvre pour mettre à la casse les quelques bateaux de pêche qui exerçaient encore sur la Seine. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un bateau qui pêche la civelle, notamment dans les petites rivières comme la Risle. De même, la pêche à la moule en face du Havre a été interdite dès les années 1980 à cause d'une trop forte concentration en toxines, mettant fin à cette activité professionnelle. Un des pêcheurs rencontrés conclut ainsi que l'estuaire est une « poubelle incommensurable, de Paris jusqu'à Honfleur, avec les PCB, les toxines, les métaux lourds ».

L'ensemble de ces évolutions a abouti à la quasi-disparition des pêcheurs professionnels. Alors qu'on comptait quinze à vingt bateaux dans les années 1950 à Petit-Couronne, ils n'étaient plus que cinq ou six il y a vingt-cinq ans et il n'en reste plus aujourd'hui. Sur la partie maritime de l'estuaire, il ne reste plus que trois pêcheurs aujourd'hui contre onze en 1997.

Alors que des aménagements peuvent être réalisés pour restaurer certaines de ces fonctions, la pêche professionnelle est aujourd'hui confrontée à plusieurs défis : la disparition du métier liée à l'absence de transmission des savoirs faute de repreneurs, les interdictions réglementaires de pêcher et consommer le poisson à cause des pollutions héritées, la mauvaise réputation de la Seine, etc. Tous ces éléments permettent d'affirmer que la pêche professionnelle sur l'estuaire de la Seine tend à disparaître.

La disparition d'un métier rude mais qu'il faisait bon exercer

Les pêcheurs professionnels sur l'estuaire de la Seine rencontrés témoignent tous, au-delà des facteurs influençant la ressource halieutique, d'un attachement très fort à leur métier. Celui-ci est en effet associé à « la liberté », liberté qui tient à la fois au fait que le pêcheur est son propre patron, travaillant souvent seul ou avec un matelot, mais aussi au fait « d'être sur l'eau », en lien très fort avec la nature. « Il n'y a pas de routine, pas une marée qui se ressemble » en fonction du temps, beau ou mauvais, du vent, de l'heure de pêche qui n'est jamais la même, etc. « Chaque jour, chaque nuit, c'était splendide, le calme du brouillard, l'odeur de violette à la remontée de l'éperlan ». « On vivait exclusivement de la nature, au rythme des saisons : les éperlans arrivaient au moment des acacias en fleurs, les aloses remontaient en avril ». Si les conditions de travail sont « très dures », à cause « du vent, du

froid, des intempéries, des mauvaises marées », les pêcheurs apprécient leur métier car « on ne perdait pas notre vie à la gagner », « ça apporte une qualité de vie qu'on ne trouve pas ailleurs ». L'un d'eux conclut ainsi : « Je suis chanceux d'avoir pu vivre ma vie professionnelle et personnelle sur l'estuaire de la Seine ».

LE RÉCIT DES USAGES DE PROXIMITÉ : L'IDENTITÉ DES LIEUX ET LE BIEN-ÊTRE DES HABITANTS AU PREMIER PLAN

Si l'approche des pêcheurs professionnels se focalise d'abord sur la ressource halieutique, fortement influencée par les profondes transformations hydrologiques et hydromorphologiques de l'estuaire de la Seine, l'estuaire est aussi le support de très nombreux usages de proximité, que ce soit pour les loisirs ou pour une activité économique. Ces usages participent fortement à la constitution de l'identité du territoire mais aussi à la vie des habitants et à leur bien-être.

L'estuaire, des ressources pour les habitants et des loisirs divers jusqu'à la fin des années 1960

Des loisirs sur l'eau multiples

Le **mascaret** constituait une animation de premier plan : on se pressait pour aller voir « la vague de 4 à 5 mètres de haut, avec des éclaboussures allant jusqu'à 10-15 mètres ». Dans les années 1950 et jusqu'au début des années 1960, les écoliers de Caudebec-en-Caux étaient autorisés à arriver en retard les jours de mascaret pour profiter du spectacle. « Avec mon père, on allait voir le mascaret en quatre endroits différents, en prenant la voiture entre chaque point ». « On l'entendait arriver, avec tous ses galets ». Le bac se mettait au milieu de la Seine pour ne pas être arraché du ponton. Le mascaret a cessé en 1964 suite à la construction des digues nord et sud au Havre qui ont cassé l'effet d'entonnoir à l'origine du mascaret. « C'était spectaculaire. Tout le monde venait le voir ». Des gens venaient de Paris et même de toute la France pour voir cette vague énorme. Des projecteurs étaient installés de nuit. Le mascaret était donc constitutif de l'identité de l'estuaire, participant à sa renommée du niveau local au niveau national.

La **baignade** en Seine est une autre activité de loisirs pratiquée dans les années 1950 et jusque dans les années 1970. Au Trait, une plage était aménagée en arrière des chantiers navals : un ponton traversait le marais pour aller jusqu'à la plage où se trouvait un bar restaurant, un grand filet était tendu dans l'eau pour délimiter la zone de baignade, en dehors du chenal, complété par un ponton et un plongeur haut de 8 ou 10 mètres. « Beaucoup de monde se baignait », comme le prouvent les photographies de l'époque. Avec la retraite des propriétaires du restaurant qui géraient ces équipements, la baignade au Trait

s'est progressivement arrêtée à la fin des années 1970, en lien avec le manque d'entretien mais aussi la dégradation générale de la qualité de l'eau.

La plage du Trait est loin d'être le seul endroit où l'on se baignait sur la Seine. A Heurteauville, des gens se baignaient mais « fallait faire attention aux tourbillons » et des enfants se noyaient faute de savoir nager suffisamment. De même à Saint-Aubin-lès-Elbeuf. Il y avait aussi de la baignade à Caudebec-en-Caux, près de la cale du bac, essentiellement par les jeunes du coin à la sortie de l'école. L'eau n'était « pas sale », elle « apparaissait correcte » même s'il y avait « un peu de vase, des branchages ou des restes de légumes jetés depuis les bateaux ». Dans les années 1950, un club de natation était même établi au passage du Hode : « j'ai appris à nager dans le canal de Tancarville ». L'eau était encore « très propre » alors que la baignade a ensuite été interdite après l'ouverture de l'usine Goodyear à cause de ses rejets.

Les années 1930 correspondent à l'arrêt de la navigation commerciale à la **voile**, remplacée par la vapeur. La navigation à la voile disparaît donc progressivement. La voile en tant que loisir se maintient pendant quelque temps après la fin de la navigation commerciale. Des régates sont ainsi organisées à Duclair, Villequier ou encore Caudebec jusqu'au début des années 1960, créant « de l'animation » sur la Seine. En dehors de ces régates, les bateaux à voile peuvent circuler mais en utilisant leur moteur, la priorité étant donnée au passage des cargos et bateaux marchands par le port autonome de Rouen, réduisant fortement l'intérêt de la navigation sur la Seine.

Autre activité de loisir phare sur la Seine : la **pêche** de loisir. La pêche était une activité largement pratiquée sur l'estuaire de la Seine, particulièrement de Poses jusqu'à Caudebec-en-Caux (limite de salure des eaux). Dans les années 1960, l'association de pêche de Rouen comptait entre 7 et 8 000 adhérents ce qui prouve l'engouement pour cette pratique. « Il était courant de voir des pêcheurs tous les jours installés le long de la Seine ». La pêche était en effet une activité régulière : « on pêchait toutes les semaines, voire une à deux fois par semaine ». La pêche au coup est la plus fréquente, avec des endroits privilégiés comme les plages de sable à Pont-de-l'Arche ou l'île Lacroix à Rouen, et permet d'attraper goujons, brèmes, gardons, ablettes, etc. Elle s'avère assez technique dans la mesure où elle doit composer avec le courant et la marée à l'œuvre sur la Seine. La pêche aux carnassiers se concentre sur des postes spécifiques comme l'aval du barrage de Poses, l'estuaire de l'Andelle, la confluence de l'Austreberthe avec la Seine à Duclair, etc. La pêche en bateau est aussi pratiquée de manière marginale via les guinguettes qui louent des barques aux

pêcheurs en aval de Poses. La pêche à l'anguille, à la ligne, était aussi très pratiquée : « on prenait de très grosses anguilles à l'aval du port de Rouen ». La Seine offrait effectivement « un énorme vivier de poissons d'une grande diversité ». Ceux-ci n'étaient généralement pas consommés, sauf « ceux ayant un intérêt gastronomique », la pêche étant avant tout un loisir : « c'était mon terrain de jeu favori, j'aimais prendre du poisson et m'amuser, pas la peine d'aller chercher autre chose ». Cet engouement pour la pêche s'explique notamment par le fait que la Seine « avait encore des espaces de liberté qui créaient des annexes et donc des lieux de convivialité et de rencontres entre pêcheurs ». Les annexes hydrauliques étaient en effet des lieux privilégiés par les poissons (repos, frai, nourriture...) et donc par les pêcheurs. La Seine présentait « un aspect plus naturel qu'aujourd'hui », avec « plus de charme ».

Les passages d'eau et les bacs sont autant d'éléments constitutifs de l'estuaire, marqueurs de la présence du fleuve dans la vie de tous les jours et de la nécessité de le traverser régulièrement, que ce soit pour aller travailler, pour aller au marché ou pour aller au bal. « Lors des bals à Caudebec dans les années 1950, des gars de la rive gauche, des costauds, prévoyaient de mettre leurs affaires dans des sacs étanches et traversaient la Seine à la nage vers 4-5h du matin pour rentrer ». Des « barques à la rame très instables sur lesquelles on ne pouvait poser le cadre du vélo que sur l'épaule » au bac du Hode qui était « un gros bateau parce que ça remuait beaucoup », les embarcations étaient variées mais avaient toutes leur utilité, comme le prouvent les files d'attente, parfois longues d'un kilomètre qui se formaient en attendant l'arrivée du bac. La construction des ponts a entraîné l'arrêt des bacs à partir de la fin des années 1970 et, de ce fait, le déclin des petits commerces situés dans la zone d'attente du bac, à La Mailleraye notamment. Les bacs encore en activité appartiennent aujourd'hui au « folklore de la Seine Maritime » qu'il convient de ne pas supprimer.

Des activités spécifiques aux marais

Toute une économie de « **cueillette** » tirait ainsi parti des ressources offertes par l'estuaire et, plus particulièrement, par les marais. Des « saisonniers » procédaient ainsi au ramassage des champignons, de la criste marine (salicorne), des grenouilles, de la « pelouse » (vers de vase utilisé pour la pêche), des mûres, des pissenlits, etc. selon les saisons. Il ne s'agissait pas de personnel extérieur au territoire mais bien de locaux qui changeaient de métiers plusieurs fois par an pour s'adapter aux saisons et à leurs différentes productions. La cueillette n'était toutefois pas pratiquée uniquement par des professionnels mais aussi par un large pan de la population, que ce soit pour obtenir une ressource d'appoint (« beaucoup de femmes allaient chercher de la pelouse ») ou plutôt dans une optique de loisirs. Une des personnes

rencontrées raconte ainsi : « quand j'étais petit, j'allais en vélo sur le marais le jeudi après-midi pour chercher de la criste marine ou des mûres dans les creux ». Une autre raconte qu'il pêchait des « épinoches », petits poissons qui se trouvaient dans les cours d'eau des marais, pour s'amuser : « je le mettais ensuite dans la baignoire pour les regarder ».

La **chasse** est une autre activité pratiquée depuis longtemps sur l'estuaire de la Seine, avec des huttes de chasse installées sur le domaine public maritime ou sur les terrains des ports autonomes, avec des mares creusées devant les huttes afin d'offrir des zones de repos au gibier d'eau. Si dans les années 1960, la chasse représentait encore un appoint pour les gens modestes qui venaient pratiquer sur le marais, les chasseurs venaient aussi « profiter du spectacle » offert par les migrations d'oiseaux. En effet, « les étapes de migrateurs à l'estuaire, c'était sensationnel, tout à fait exceptionnel, rien à voir avec aujourd'hui. Au début des années 1950, il y avait un millions de canards, plusieurs centaines d'oies dans le marais. (...) Les migrations duraient longtemps : des groupes restaient plusieurs semaines voire plusieurs mois, contre une nuit aujourd'hui ». C'était un « espace privilégié ». « J'adorais chasser tout seul, la nuit dans la hutte, je ne voyais pas un homme, c'était un paradis. Ce qui me motivait, ce n'était pas la viande, c'est de faire poser un oiseau là où je le voulais et alors j'étais heureux comme un roi. C'était superbe, le spectacle. Mon plaisir c'était d'installer les appelants, de regarder le coucher du soleil avec un café et j'étais le roi du pétrole. »

Par les ressources qu'il abrite, souvent de manière saisonnière, le marais est un lieu attractif pour des activités mêlant cueillette, subsistance et détente. Mais c'est aussi « **l'endroit où on fait tout ce qu'on ne fait pas sur le plateau** » : on s'en sert de « poubelle », de « décharge », on y « apprend à conduire », voire on y procède à des « règlements de comptes ». « Au marais, on s'y permet tout. Le plateau est propre, beau, civilisé tandis que le marais est une zone de non-droit, la nature à l'état sauvage ». Cette représentation du marais tient son origine notamment dans les associations généralement faites entre les « marécages » et les notions de « maladie » ou de « saleté ». « On peut s'y noyer dans les sables mouvants, s'y perdre dans le brouillard : ça joue beaucoup dans l'inconscient collectif. » Illustration de cet aspect inquiétant du marais, la très grande parcelle qui était située devant la raffinerie actuelle près du Havre était surnommée l'« île du diable » car elle était « très isolée et dangereuse », constituée d'une crique sans digue dans laquelle la marée entraînait très vite, avec toute la force du courant. Si un « pont chinois » avec des câbles permettait de passer au-dessus de l'eau pour aller à la chasse, une personne rencontrée évoque les « accidents » qui ont pu se produire sur ce lieu particulier.

L'estuaire de la Seine est donc le support de nombreuses activités ludiques et/ou de cueillette — même si celles-ci sont pratiquées par un nombre limité de personnes. Ces activités tirent parti aussi bien du cadre, du paysage et de la structuration physique (plages, guinguettes...) que des ressources offertes par le fonctionnement naturel de l'estuaire (produits des marais, gibier d'eau, poissons). Elles semblent connaître leur apogée dans les années 1960 alors que la société des loisirs tournée vers les destinations lointaines et la télévision n'est pas encore pleinement affirmée et que l'état écologique et morphologique de l'estuaire lui permet d'offrir toutes ces qualités. A partir des années 1970, une dégradation des qualités s'enclenche, avec de fortes conséquences sur toutes les activités décrites précédemment.

Du recul à la disparition des usages de proximité à cause des pollutions et des transformations majeures de l'estuaire

L'estuaire de la Seine comme espace de loisirs et comme espace producteur de ressources appropriables relativement facilement par tous disparaît progressivement à partir des années 1970. Certains acteurs qualifient la période 1975-1995 d'« années noires » au vu de la dégradation de l'état écologique de l'estuaire de la Seine. Sur cette période se concentrent en effet les pollutions de l'eau très fortes par l'industrie mais aussi les grandes agglomérations (dont celle de Paris), les travaux d'endiguement et de canalisation et l'extension de la zone industrialo-portuaire du Havre. Loin des images de convivialité, de vie, de diversité d'activités décrites dans la période précédente, ces années correspondent plutôt à un déclin des activités.

Les grosses mortalités de poissons ont ainsi marqué les esprits : c'était un « spectacle de désolation, des tonnes de poissons qui flottaient à la surface juste en amont de Rouen, des tapis de poissons morts, assez impressionnants, surtout qu'ils restaient là plusieurs jours avant d'être emportés vraiment par la marée ». Le lien avec les pollutions industrielles ne fait alors pas de doute. De même, « sous le barrage de Poses, vers 1975, il y avait 3 mètres de mousse, on ne voyait pas les péniches à cause des détergents dans l'eau avec les remous de l'écluse ! ». Cette dégradation de la qualité de l'eau a généré une baisse du nombre de pêcheurs : la chute des effectifs est attribuée à un « rejet du fleuve par la population pour qui s'approcher de la Seine était devenu quasiment dangereux » dans les années 1980. Le pêcheur de loisirs rencontré a lui-même abandonné la pêche en 1985 « à cause de l'eau trop dégradée », parce que « la Seine était devenue un égout à ciel ouvert ». A l'aval de l'estuaire, la situation est similaire : une des personnes rencontrées raconte ainsi que lorsqu'il était

jeune, dans les années 1940-50, il « pêchait la crevette à Vatteville ». Mais, à partir des années 1970-80, « il n'y avait plus ni poisson ni crevette car la Seine était complètement polluée ». Il indique ainsi qu'on comptait « environ dix tonnes de cadmium entre Rouen et Le Havre » à cette époque. Une autre personne se rappelle qu'on « voyait souvent des hydrocarbures à la surface de la Seine » et concluait par « je ne me serais pas baigné à cette époque ! » (années 1970-80). Si la mauvaise qualité de l'eau est sans doute la raison essentielle du déclin de la pêche en Seine (au profit des plans d'eau et étangs qui sont de plus en plus nombreux à partir des années 1970), la modification du fonctionnement hydromorphologique du fleuve est aussi mise en cause, comme décrit précédemment dans le récit des pêcheurs professionnels.

Cette « mauvaise réputation » de la Seine à la fin des années 1970 n'a pas des conséquences uniquement pour les pêcheurs mais aussi pour les activités de ballade et de promenade à proximité. C'est tout l'attrait du fleuve qui est remis en question.

L'amorce d'un retour vers le fleuve à partir des années 1990, sous des formes renouvelées

Après ces « années noires », l'estuaire de la Seine recouvre progressivement un aspect plus positif, la qualité de l'eau s'améliore. En effet, les industriels sont soumis à des normes de rejets plus exigeantes (en lien notamment avec la réglementation européenne) tandis que l'assainissement et l'épuration des grandes agglomérations s'améliorent nettement (mise à niveau de la station d'épuration d'Achères par exemple). La pression polluante sur les milieux et sur la qualité de l'eau diminue. Les personnes rencontrées sont très nombreuses à avoir constaté une amélioration de la qualité de l'eau. Le retour du poisson est aussi évoqué comme indicateur de cette amélioration, même si la contamination par les métaux lourds et les PCB, désormais clairement identifiée, entraîne l'interdiction de la pêche, à l'anguille notamment.

A la fin des années 1990, « l'eau n'était pas encore très appétissante mais il n'y avait plus toutes ces mousses qui donnaient l'impression de pêcher dans un paquet de lessive ». Aujourd'hui, l'eau est « redevenue presque comme dans les années 1960 au niveau de l'aspect, à défaut de sa composition chimique ». Elle continue toutefois de souffrir d'une réputation négative à l'instar de cette femme de pêcheur qui dit « je ne veux pas un poisson de Seine » ou encore des crevettes qui ont « un goût de Seine ».

Le nombre de pêcheurs en Seine est très loin de celui des années 1960 mais après une période d'abandon complet, un certain retour de la pêche est observé. Il s'agit essentiellement de jeunes pêcheurs, âgés de moins de 30 ans, qui pratiquent en ville, à Rouen en particulier, en cohérence avec le développement du « street fishing » dans les grandes villes de France. L'engouement se justifie notamment par la présence du poisson qui apparaît comme une « ressource inépuisable » pour le pêcheur amateur.

Progressivement, l'estuaire de la Seine redevient un territoire attractif pour les usages ludiques, de loisirs. Les bords de Seine sont ainsi beaucoup plus fréquentés que dans les années 1980 même si cela reste localisé et que toutes les berges ne sont pas aménagées. L'aménagement des quais en rive droite de Rouen au début des années 2000 répond à une attente des habitants de retrouver leur fleuve et ont suscité un « engouement » de la population rouennaise, à tel point que c'est régulièrement « noir de monde ». Des travaux sont actuellement en cours pour aménager les quais en rive gauche. Les villes plus modestes valorisent aussi leurs bords de Seine, aussi bien pour leurs habitants que dans une optique de mise en valeur touristique, à l'instar de Caudebec-en-Caux.

La valorisation de l'estuaire passe aussi par un renouveau du tourisme et une affirmation de cet usage comme activité économique. Le développement industriel n'est plus perçu comme le seul moteur de développement économique (même s'il reste très prégnant). Le patrimoine culturel et naturel de l'estuaire est mis en valeur. Le Parc Naturel Régional des Boucles de la Seine normande fait partie des acteurs pionniers dans cette valorisation de l'estuaire et de ses savoir-faire avec l'établissement d'un réseau de musées locaux, dont le musée sur la Seine à Caudebec. Le patrimoine lié à la navigation (anciens phares, chapelle de Barre-y-Va, etc.) constitue aussi un point d'intérêt dont la valorisation est demandée par plusieurs personnes rencontrées.

L'ancrage historique de l'estuaire, son passé sont aussi source d'intérêt. « Je suis émerveillé de toute ce qu'il y a dans l'estuaire, de tout le décryptage du passé, de toute la vie qu'il y a eu antérieurement », « chaque courbe de la Seine a son histoire ».

Le développement des bateaux passagers assurant notamment la liaison Honfleur-Paris-Honfleur traduit cet intérêt croissant pour la vallée de la Seine en ce qu'elle offre des paysages remarquables.

Alors que les activités de loisirs « sur l'eau » ont du mal à retrouver tout leur dynamisme (en lien avec la très forte dégradation de l'image de la Seine et avec les limitations du port

autonome de Rouen pour tout ce qui a trait à la navigation de plaisance), les loisirs « à côté » de l'eau se développent. Les personnes rencontrées sont ainsi nombreuses à se promener dans l'estuaire, que ce soit à moto, en voiture ou à pied dans l'optique de « trouver tous les endroits où on peut voir le fleuve ou y accéder », de « découvrir des choses qu'on ne connaît pas encore », de « profiter du paysage ».

LE RÉCIT DES MILITANTS ET DES AGRICULTEURS : DES COMBATS POUR PRÉSERVER LES ESPACES NATURELS ET LUTTER CONTRE LES POLLUTIONS

L'estuaire de la Seine est donc le support de nombreux usages de proximité, s'inscrivant dans le quotidien de la population locale, avec plus ou moins de force et de variété selon les époques. Mais il n'est pas possible de prétendre raconter son histoire sans parler des combats qui ont été menés pour tenter de préserver les espaces naturels de l'estuaire. Les acteurs concernés sont là encore bien souvent des habitants du territoire, des personnes attachées personnellement à ces lieux, mais qui se sont engagés dans des actions militantes, sous différentes formes, pour défendre la naturalité et le fonctionnement de l'estuaire. La motivation principale, l'aiguillon est alors de préserver les vastes espaces naturels de l'estuaire, que ce soit pour leur caractère remarquable en termes de richesse écologique ou pour les usages traditionnels dont ils font l'objet (chasse, cueillette, agriculture extensive) face à la progression de l'industrie et des infrastructures portuaires. Le moteur de ce récit sera donc beaucoup plus socio-politique que pour les deux récits précédents et moins lié au fleuve.

Ce récit concerne essentiellement l'aval de l'estuaire, entre Tancarville et Le Havre, là où les marais ont été au cœur des tensions et des conflits.

Jusqu'aux années 1950, la gestion de l'eau au cœur du fonctionnement des vastes plaines alluviales dédiées à l'élevage bovin extensif

L'aval de l'estuaire de la Seine est composé de vastes plaines alluviales. Sur ces milieux spécifiques, très marqués par la forte influence du fleuve et des marées, les hommes ont établi des activités, agricoles notamment, qui s'accommodaient voire tiraient parti du fonctionnement naturel. Au-delà des activités de cueillette, de chasse et de loisirs (qui seront décrites dans le récit précédent), les plaines alluviales — ou marais — ont été le support d'une activité agricole significative : l'élevage de moutons au XIX^{ème} siècle, de bovins dans l'entre-deux-guerres et l'après-guerre. Dans les années 1950, le marais de Cressenval est ainsi largement exploité par les agriculteurs pour la fauche et la pâture des prairies par les bœufs élevés pour la viande. Lors du creusement du canal de Tancarville à la fin du XIX^{ème} siècle, une digue de 100 mètres de large a été édifiée avec la terre retirée pour le canal. Cette digue servait de « promontoire sur lequel on pouvait laisser les bœufs l'hiver », de « refuge

hivernal pour les bœufs qui pâturaient les prairies alluviales l'été ». Sur ces terrains appartenant soit au port autonome du Havre soit à l'Etat (domaine public), les agriculteurs se voient attribués des lots aux enchères. Les lots correspondent à des parcelles d'environ 100 m de large sur une longueur pouvant atteindre 3,7 kilomètres soit des parcelles d'environ 35 hectares organisées perpendiculairement au fleuve. Cette disposition en « lames de parquet » est adaptée au fonctionnement des marais : chaque parcelle comporte des variations de topographie et d'humidité en fonction du gradient d'éloignement de la Seine. Ainsi, chaque agriculteur a sur son lot une petite bande de roselière, là où les terrains sont les plus humides, mais chacun a aussi de vastes espaces fournissant des prairies de qualité.

La gestion de l'eau est au cœur du fonctionnement de ces parcelles : ne pas avoir trop d'eau l'été pour assurer la possibilité de pâture et un foin de qualité, apporter de l'eau saine pour que les bêtes puissent s'abreuver sans nécessairement remonter la parcelle sur quelques kilomètres, etc. Le port autonome du Havre participe au bon fonctionnement de ces espaces en prenant en charge la gestion des niveaux d'eau avec des équipes chargées de faucarder, de surveiller l'ouverture et la fermeture des buses mais aussi d'entretenir les clôtures et les pompes et cuves assurant de l'eau fraîche pour les bêtes. Le port avait ainsi construit une maison en face du Hode pour le gardien de troupeau. De même, à la fin des années 1940, le port a fait creuser le « creux de 2000 », fossé traversant toutes les parcelles et qui permet d'alimenter en eau les bêtes sans remonter l'ensemble de la parcelle. Une personne rencontrée évoque ainsi les « centaines de bœufs qui montaient et descendaient tous ensemble », « c'était très impressionnant ». Cette gestion de l'eau permettait de pâture « au maximum » les terres au nord de l'actuelle route de l'estuaire : « ça respirait, c'était vivant pour le gibier et la nidification ».

Cette organisation des acteurs sur les marais permet donc l'élevage de nombreux bœufs (pour la viande) qui sont ensuite vendus sur les marchés du Havre et de Rouen. Cela constituait un « appoint très important pour toutes les fermes de la zone ». Mais c'était aussi le support d'une biodiversité importante. L'un des agriculteurs se souvient que lorsqu'il allait faire le foin sur le marais avec son père, ils essayaient d'attraper les petits râles des genêts pour les mettre sur les côtés même si « les poussins se blottissaient souvent dans les creux de terre en attendant le passage de la faucheuse ». La nuit, lorsqu'ils restaient dormir sur place, « c'était infernal avec le bruit des râles des genêts, tellement il y en avait », « on a connu des râles des genêts à profusion ». Colverts et vanneaux étaient aussi très nombreux sur le marais.

Les bouleversements liés à l'arrivée de l'industrie dans les années 1960

Ce fonctionnement est largement remis en question dès les années 1960 avec l'essor de l'industrialisation dans le contexte d'euphorie des Trente Glorieuses. Alors que la ville et le port du Havre achèvent leur longue reconstruction, l'industrie commence à s'implanter à l'aval de l'estuaire de la Seine. Renault construit ainsi sa quatrième usine sur la Seine à Sandouville, usine inaugurée en 1964. Pour assurer la desserte de la cimenterie construite à Saint-Vigor-d'Ymonville à partir de 1967, Lafarge se lance aussi dans le creusement du « canal central » ou canal du Havre. Ces usines sont implantées sur d'anciens marais qui voient leur vocation agricole remise en question pour plusieurs raisons : des terres sont artificialisées pour installer les usines et leurs voies de desserte et ne sont donc plus pâturables ou fauchables, des pollutions (air, eau, etc.) gênent voire empêchent l'utilisation des terres encore en herbe, les déblais issus du creusement du canal du Havre sont utilisés pour remblayer les marais, sur une hauteur d'environ deux mètres, annihilant ainsi leur caractère de prairies alluviales mais leur conférant de meilleures caractéristiques pour l'implantation d'industries. A cette époque, « les paysans, il fallait qu'ils se taisent et qu'ils dégagent ».

Si l'industrie était déjà présente sur le territoire (raffinerie Total par exemple), les années 1960 amorcent un changement d'échelle et une avancée massive de l'industrie sur les marais. Ces années sont perçues comme un « grand coup de balai », « un bouleversement intégral ». Les pollutions générées par cette progression de l'industrie sont nombreuses. Les sols sont pollués par les poussières de calcaire liées à la cimenterie Lafarge qui se déposent sur l'herbe et rendent les bêtes malades. C'est là une des raisons de l'arrêt du pâturage des marais qui deviennent néfastes pour les bêtes alors qu'ils étaient positifs quelques années auparavant. Le père d'un agriculteur rencontré a ainsi dû retirer ses bêtes du marais dans les années 1970. La pollution industrielle génère ainsi une vraie « souffrance ».

Au cours des années 1960, l'estuaire sort donc de sa vocation d'espace de proximité offrant services et ressources aux habitants locaux pour devenir un territoire stratégique à l'échelle régionale voire nationale : les intérêts locaux et environnementaux sont sacrifiés au profit de l'industrie, du progrès, de la modernité. En parallèle de cette progression de l'industrie, la modernisation agricole à l'œuvre favorise l'abandon de l'élevage extensif sur les marais au profit du développement des grandes cultures à haut rendement sur les plateaux.

Des années 1970 à aujourd'hui : des combats incessants entre préservation des espaces naturels et progrès de l'industrie

A partir des années 1970, un changement s'amorce sur l'estuaire, en lien avec les évolutions globales à l'œuvre en France mais aussi au niveau mondial. Le choc pétrolier de 1973 puis celui de 1979 constituent un coup d'arrêt dans l'essor industriel : alors que toute la zone estuarienne entre Le Havre et Tancarville semblait vouée à l'industrialisation d'ici la fin des années 1980 ou 1990, les implantations d'usines ralentissent, préservant ainsi de vastes espaces naturels ou agricoles. Parallèlement, la société est traversée par des mouvements qui tentent de remettre la nature et l'écologie au cœur des débats. Après Mai 68, une prise de conscience écologique émerge, portée notamment par la voix de René Dumont qui pointe le risque d'atteindre un point de non retour si le développement à tout crin des Trente Glorieuses se poursuit. La création du Parc Naturel Régional Boucles de Seine et Forêt de Brotonne s'inscrit dans cette volonté de préserver le patrimoine car « on a quelque chose d'extraordinaire » mais aussi de « redécouvrir les terroirs ».

Si les années 1970 amorcent un ralentissement des projets d'aménagement et d'industrialisation, il ne s'agit cependant pas du tout d'un coup d'arrêt. Les nombreuses mobilisations et luttes pour préserver l'estuaire, en particulier dans sa partie aval, au cours des années 1980, 1990 et 2000 témoignent ainsi de la persistance des tensions entre ceux qui souhaitent préserver l'estuaire, son fonctionnement naturel, ses vastes espaces non urbanisés, etc. et les tenants d'un développement économique de premier plan, tiré par les activités industrielles et portuaires qui nécessitent de vastes espaces pour s'implanter mais aussi des infrastructures majeures. Pont de Normandie, rejets et dépôts de phosphogypse par l'usine Thann et Mulhouse, prolongement du grand canal maritime sont quelques exemples d'aménagements ou de pollutions ayant généré des combats pour préserver l'estuaire, ses espaces et son fonctionnement.

Les années 1980 et 1990 se placent sous le signe de la mobilisation contre la construction du pont de Normandie et, plus particulièrement, contre la route d'accès sur la vasière. L'association SOS Estuaire est en première ligne pour dénoncer la construction du pont, et plus particulièrement de la route d'accès sur un terre plein de 1,5 kilomètre de long « barrant l'estuaire et la remontée des eaux ». SOS Estuaire est ainsi fondée pour « intervenir contre un projet risquant de nuire à l'espace naturel de l'estuaire » et demander de « privilégier les pilotis au terre plein ». Manifestations, rendez-vous avec le préfet et avec le CCI sont organisés pour faire évoluer le projet, sans succès. Seule l'Europe parvient à faire bouger les

lignes : « l'Europe est intervenue et nous a soutenu » en classant l'estuaire en Natura 2000 ce qui assurait une protection partielle. Toutefois, la route d'accès au Pont de Normandie a finalement bien été construite sur un terre plein : « une superbe vasière s'est bouchée en cinq ans », « tout s'est ensablé très très vite, à une vitesse phénoménale », les frayères ont été détruites, la vitesse du courant a augmenté, etc. Le projet Port 2000 sera l'occasion de nouvelles luttes. Considéré comme « une menace encore plus importante », avec des « espaces considérables pris sur l'estuaire pour les installations portuaires ». Il s'agit là encore « d'arracher des terrains essentiels à la vie de l'estuaire aux ports et à la CCI » (CCI qualifiée par certains de « bétonneur de service ») afin de préserver la « biodiversité extraordinaire » abritée au sein de l'estuaire car « toute atteinte à l'estuaire est une atteinte à la biodiversité ». Là encore, des actions sont menées par les associations contre le port du Havre, « avec le soutien de la Commission européenne ». La création de la réserve naturelle, décidée dès 1997 mais effective dans les années 2000 seulement, a permis de protéger dans un premier temps 3700 hectares de vasières, roselières et prairies humides, soit « les trois milieux essentiels à la préservation de l'équilibre de l'estuaire ». Si certains milieux naturels ont été sauvegardés (ou recréés artificiellement), Port 2000 a tout de même été construit, détruisant 1000 hectares de zones subtidales.

La mobilisation pour « sauvegarder le milieu naturel estuarien » ne concerne pas uniquement les grands projets d'aménagement mais aussi les pollutions générées par les industries installées dans la zone industrialo-portuaire du Havre. De ce point de vue, l'entreprise Thann et Mulhouse fait figure de mauvais élève. Spécialisée dans l'attaque du titane à l'acide sulfurique, elle s'est d'abord fait connaître par ses rejets directs en mer de « phosphogypses », via un pipeline. Les pêcheurs professionnels ont été les premiers à se mobiliser pour dénoncer ces pollutions qui détruisaient tout : c'était « un désert pour la faune et la flore autour du rejet ». Face à la pression de l'Europe, sollicitée notamment par SOS Estuaire, l'usine cesse ces rejets en mer au profit du stockage à terre. Les habitants du marais de Cressenval, lieu prévu d'installation de ces dépôts de phosphogypses, se mobilisent contre ce projet et créent l'Association intercommunale pour la défense des marais et des sources. « Les gens ne veulent pas voir le marais pollué, surtout qu'il y a une station de pompage d'eau potable à côté : ils ont peur que les produits stockés percolent vers les sources en pied de falaise ». Après plusieurs mois de combat, les riverains obtiennent le déplacement du projet sur des terrains appartenant au port autonome du Havre. Or ceux-ci sont situés sur des prairies humides de fauche et constituent donc des « terrains écologiquement beaucoup plus favorables », notamment lieu de nidification du râle des

genêts. Une bataille juridique s'engage pour contester l'arrêté préfectoral autorisant l'implantation sur ces zones remarquables mais sans parvenir à remettre en cause le projet : les « collines de dépôts » apparaissent dès 1993-1994. « On se retrouve avec des collines de 25 mètres de haut qui détruisent la platitude du substrat alluvionnaire ». Depuis, l'usine a fait faillite mais « représente une verrue dans le paysage de la réserve naturelle ». Cet exemple de Thann et Mulhouse illustre bien les combats menés sur l'estuaire tant pour préserver son fonctionnement écologique, éviter les pollutions que pour sauvegarder son paysage spécifique. Il illustre aussi, encore une fois, l'échec des mobilisations des écologistes et des riverains.

Les mobilisations sont donc nombreuses pour tenter de préserver l'estuaire et les marais. Il s'agit tout à la fois de préserver un écosystème riche, un paysage spécifique, des activités traditionnelles. Ces luttes s'appuient sur les qualités écologiques de l'estuaire : frayères, vasières, biodiversité, ... qui sont elles-mêmes le support d'activités économiques (pêche, agriculture, roseaux, ...). Les utilisateurs professionnels de l'estuaire se mobilisent aussi pour préserver leur environnement de travail, les ressources qu'il génèrent (poissons), les espaces nécessaires à la pratique de leur activité (élevage sur les marais).

Ces mobilisations ont permis quelques avancées, appuyées par une réglementation nationale et européenne de plus en plus exigeantes et par la fermeture de certains sites, les pollutions les plus flagrantes ont ainsi cessé : fin des poussières de calcaire de Lafarge, arrêt des rejets de phosphogypses, diminution de la quantité de « cochonneries » tombant au sol, etc. Toutefois, d'autres pollutions persistent : bruit et vibrations à cause de la circulation routière et ferroviaire, aggravation constante de la pollution lumineuse avec la croissance démographique, urbaine et industrielle : « il ne fait plus jamais nuit sur l'estuaire », « une vraie pollution », « c'est pas bon ».

Surtout, le grignotage des espaces naturels se poursuit inexorablement. Les grands projets d'aménagement ont bien vu le jour malgré la mobilisation des associations de protection de la nature, de riverains ou des usagers professionnels. « Ce n'est plus une zone humide, c'est quelques zones humides dans un dédale de routes, de voies ferrées, de décharges, de choses qui n'ont rien à faire dans un estuaire. C'est trop cloisonné. » A tel point que certains considèrent qu'il « est déjà trop tard », que c'est « une zone sacrifiée ».

Des acteurs différents mais aux attachements communs

Ce récit a montré que tous les combats pour préserver les espaces naturels ont été globalement perdus. Aujourd'hui, les différents acteurs qui se sont mobilisés pour ces luttes (agriculteurs, chasseurs, pêcheurs, militants écologistes, etc.) sont souvent en profond désaccord sur les modalités de gestion de la réserve naturelle de l'estuaire, l'un des rares espaces où ces acteurs sont en charge d'une gestion commune. La gestion des niveaux d'eau semble ainsi poser problème aux éleveurs dans la mesure où la trop longue mise en eau des marais nuit à la qualité du foin ; de même, les roseliers se plaignent des restrictions dans les zones et les périodes autorisées pour la coupe pesant sur la qualité des roseaux. Les « écolos » sont donc accusés de soumettre ces acteurs à « beaucoup de contraintes » qui ne permettent pas pour autant une amélioration de l'état de la biodiversité qui tend au contraire à se dégrader (« il y avait 10-15 mâles chanteurs [râle des genêts] au début de la réserve, plus qu'un ou deux aujourd'hui »). Les acteurs intéressés à la préservation des fonctionnalités écologiques de l'estuaire et de ses marais luttent donc entre eux, alors même que les pressions de l'industrie se poursuivent de manière continue et soutenue.

Associer dans ce récit militants et agriculteurs peut donc surprendre au premier abord tant leurs positions semblent s'affronter, notamment dans les instances de gestion de la réserve naturelle. Or, ce récit a bien montré, qu'au-delà des tensions actuelles, des attachements communs à ces deux types d'acteurs existent. Ils sont en effet tous attachés au paysage de l'estuaire et des marais dont la spécificité est signalée régulièrement, aux activités agricoles traditionnelles qui préservent la biodiversité dans toute sa richesse, à la qualité de l'eau et de l'air, à la tranquillité de ces vastes espaces . Bref, à un estuaire beau, calme et préservé.

CONCLUSION

Ces trois récits relatent l'histoire de l'estuaire de la Seine selon des points de vue différents. Ils permettent de rendre compte de la force et de la rapidité des transformations à l'œuvre sur l'estuaire au cours des dernières décennies mais aussi de la manière dont ces évolutions ont été perçues, acceptées ou combattues. Ils mettent en exergue l'attachement très fort de l'ensemble des acteurs rencontrés à « leur » estuaire, parfois dans une perspective professionnelle mais aussi et surtout de manière personnelle, avec des loisirs, des usages, des sentiments qui traduisent un lien très fort avec cet écosystème particulier.

Ces récits ont été élaborés dans l'optique d'éclairer de manière pertinente la « base » prospective du projet PERCEES en révélant notamment les qualités attendues vis-à-vis de l'estuaire par ceux qui le pratiquent, y compris quand ces qualités ont disparu ou se sont dégradées, afin d'enrichir le champs des hypothèses quant aux « qualités plausiblement désirées » de l'estuaire à long terme.

Or, la diversité des types de qualités recensées renvoie à diverses manières de faire le lien au fonctionnement de l'estuaire et à sa restauration. Ainsi, le récit des pêcheurs professionnels s'appuie parfois sur des éléments assez précis et spécifiques du fonctionnement écologique du milieu : la salinité, la présence et l'abondance d'espèces pêchables, les pollutions menaçant la vie piscicole ou encore les altérations du fonctionnement hydromorphologique affectant les habitats et les conditions de déplacement des espèces. De même, les témoignages relatant de l'évolution des usages de proximité de l'estuaire mentionnent, aux côtés de facteurs sociologiques expliquant le déclin de certaines pratiques, certains éléments relatifs au fonctionnement écologique de l'estuaire : le phénomène aujourd'hui disparu du mascaret, les altérations hydromorphologiques dans leurs liens aux habitats (annexes hydrauliques, ...), les épisodes de mortalité piscicoles ou encore les pollutions diverses. Enfin, le récit des militants et des agriculteurs pointe, pour expliquer les pertes subies sur l'estuaire, le fonctionnement hydrologique des prairies pâturées, les pollutions industrielles, l'intégrité des habitats, la biodiversité ou l'hydromorphologie. Les qualités ainsi reliées au fonctionnement écologiques de l'estuaire sont susceptibles d'être éclairées par l'expertise scientifique de manière assez évidente : c'est le cas, par exemple, de la productivité halieutique de l'estuaire prégnante dans le premier récit, ou de la biodiversité dans le dernier – ces qualités constituent d'emblée des objets scientifiques, renvoyant à certains compartiments de fonctionnement de l'écosystème, pointé d'ailleurs par les acteurs eux-

mêmes (hydromorphologie, hydrologie, qualité de l'eau, sédiments, ...). Le fait que les acteurs fassent eux-mêmes ce lien témoigne d'une certaine proximité entre l'expression de leurs attentes sociales et l'expertise scientifique présente sur l'estuaire, qui a visiblement pu, de manière sans doute partielle, influencer leurs perceptions.

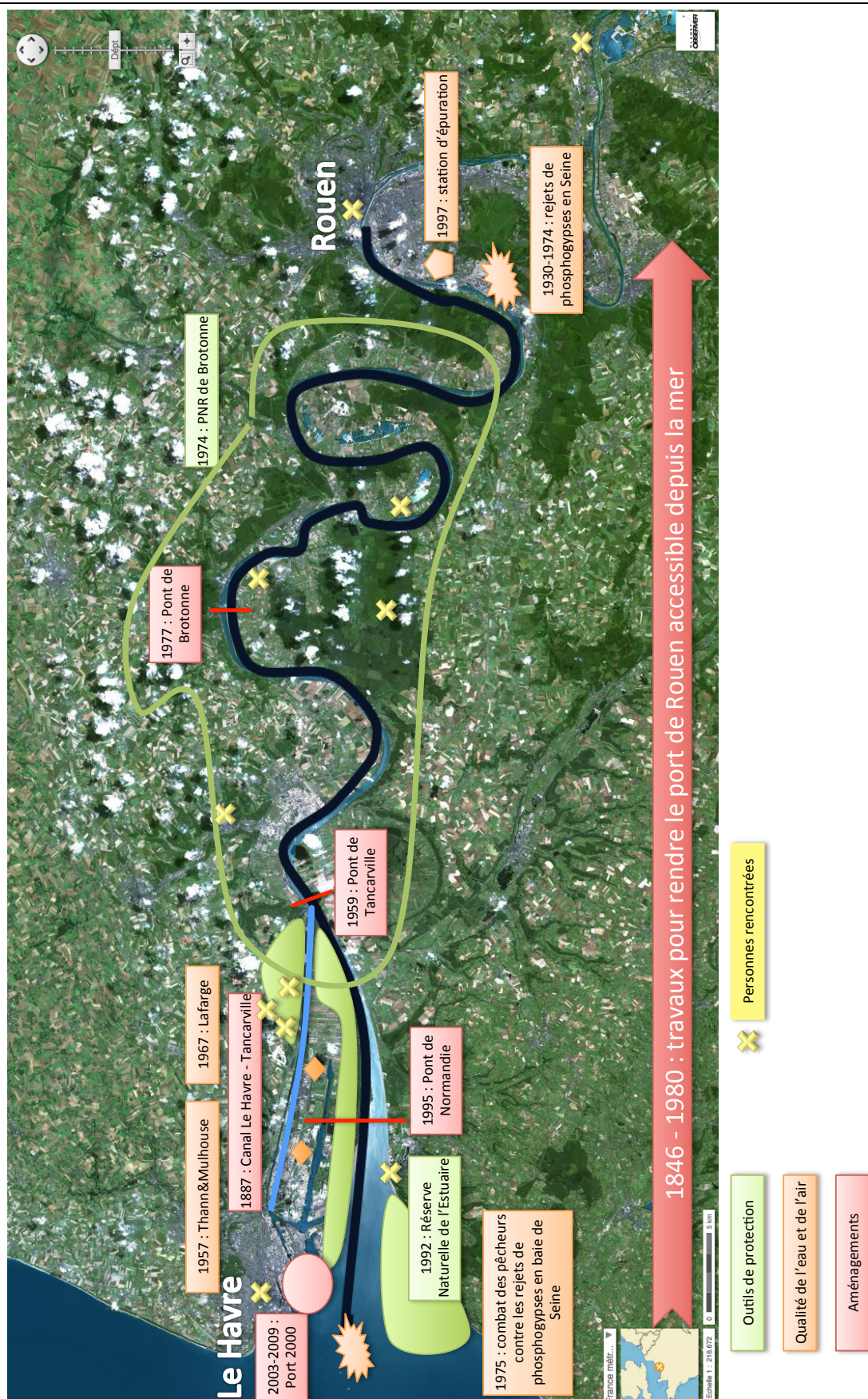
Mais à l'inverse, de nombreuses qualités évoquées par les interlocuteurs s'avèrent plus difficilement appréhendables par l'expertise scientifique, en ce qu'elles sont plus globales, et sans doute moins aisément objectivables : le paysage, les odeurs, la beauté, l'ampleur des espaces, leur caractère « sauvage », les émotions, les loisirs, etc. Pour autant, il serait sans doute une erreur de penser que ces qualités désirées pour l'estuaire dans le registre sensible sont de ce fait hors champ dans une prospective portant sur la restauration écologique de l'estuaire – elles constituent autant de fondement sociaux et politiques légitimant les efforts de restauration à conduire, et doivent donc être prises en compte pour guider les réflexions en la matière, même si elles ne sont pas directement réductibles à des « paramètres » ou « facteurs » appréhendables par la pensée scientifique. Les acteurs eux-mêmes s'efforcent d'ailleurs de lier ces qualités identifiées dans le registre « sensible » à ce qui leur rend tangible le fonctionnement écologique de l'estuaire : l'hydrologie qu'ils perçoivent comme particulière, les pollutions telles qu'elles sont perçues (visibles *in situ* ou connues car médiatisées), les structures du paysage.

FRISE CHRONOLOGIQUE

Cette frise chronologique et la carte qui l'accompagne n'ont pas vocation à retracer de manière exhaustive l'ensemble des événements qui ont affecté l'estuaire de la Seine. Elles sont essentiellement fondées sur les dix entretiens qui ont fourni le matériau pour cette rétrospective.

- 1846 : Lancement des grands travaux pour laisser Rouen accessible depuis la mer qui se poursuivent jusque dans les années 1980
- 1887 : Inauguration du canal de Tancarville (Le Havre –Tancarville)
- Années 1930 : Fin de la navigation commerciale à la voile
- 1930 – 1974 : Déversement en Seine des rejets de phosphogypses des usines de Grand Quevilly et Grand Couronne
- 1957 : Mise en service de l'usine Thann & Mulhouse du Havre pour la fabrication d'oxyde de titane (évaluation des rejets vers les prairies du Hode – La Cerlangue)
- 1959 : Ouverture du Pont de Tancarville
- 1964 : Fin du mascaret (Caudebec-en-Caux)
- 1967 : Installation de la cimenterie Lafarge à Saint-Vigor-d'Ymonville
- 1972 et 1978 : Mise en service des tranches III et IV de la station d'épuration d'Achères
- 1974 : Création du Parc Naturel Régional de Brotonne
- 1975 : Combat des marins pêcheurs contre les rejets de phosphogypses en Baie de Seine par l'usine Thann & Mulhouse du Havre (notamment via l'engagement dans une procédure juridique)
- 1977 : Ouverture du Pont de Brotonne (Caudebec-en-Caux)
- 1977 : Création du Secrétariat Permanent pour la Prévention des Pollutions Industrielles en Basse Seine
- 1984 : Création de la ZICO et classement de l'estuaire en ZNIEFF
- 1985 : *Vers un stockage à terre des phosphogypses* (Anneville-Ambourville)
- 1988 : Création de SOS Estuaire

- 1990 : Création de l'Association intercommunale pour la défense des marais et des sources (marais de Cressenval)
- 1992 : Création de la Réserve Naturelle de l'Estuaire de la Seine
- 1995 : Ouverture du Pont de Normandie (Sandouville)
- 1997 : Début des travaux d'aménagement des quais rive droite à Rouen
- 1997 : Mise en service de la station d'épuration Émeraude pour l'agglomération de Rouen
- 2003 - 2009 : Travaux Port 2000 et ses mesures environnementales (Le Havre, Gonfreville-l'Orcher, Oudalle, Sandouville)
- 2008 : Interdiction de la pêche à l'anguille à cause de la pollution aux PCB



LISTE DES PERSONNES RENCONTRÉES

- James et Chantal Campernolle, bateliers (Jumièges)
- Claude Drouin, pêcheur d'estuaire à la retraite (Honfleur)
- Jacques Duboc, agriculteur sur les marais (Saint-Vigor-d'Ymonville)
- Jean Dubuc, agriculteur à la retraite (Saint-Vincent-Cramesnil)
- Daniel Hanchard, président de la fédération de pêche de Seine-Maritime (Rouen)
- Roger Hoydrie, pêcheur d'estuaire à la retraite (La-Mare-sous-Venables)
- Alain Joubert, vice-président et ancien conservateur du Parc Naturel Régional des Boucles de la Seine normande (La Haye de Routot)
- Patrick Lebourgeois, historien local et président de l'Association intercommunale pour la défense des marais, des sources et de l'environnement (La Cerlangue)
- Jean-Marie Lenepveu (Lintot)
- Robert Mercier, président d'honneur et fondateur de SOS Estuaire (Le Havre)
- Christian Migraine, maire de La Mailleraye-sur-Seine.